Document généré le 21 mai 2025 23:28

Anthropologie et Sociétés

Toby Morantz, *The White Man's Gonna Getcha : The Colonial Challenge to the Crees in Quebec*. Montreal, McGill-Queen's University Press, Native and Northern Series, 30, 2002, xxviii + 370 p., illustr., bibliogr., index.

Yann Guillaud

Volume 28, numéro 3, 2004

Ethnographie - fictions?
Ethnography - fiction?
¿Etnografía – ficciones?

URI : https://id.erudit.org/iderudit/011296ar
DOI : https://doi.org/10.7202/011296ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Guillaud, Y. (2004). Compte rendu de [Toby Morantz, *The White Man's Gonna Getcha : The Colonial Challenge to the Crees in Quebec*. Montreal, McGill-Queen's University Press, Native and Northern Series, 30, 2002, xxviii + 370 p., illustr., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, *28*(3), 229–231. https://doi.org/10.7202/011296ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La photographie dans les écrits anthropologiques a souvent été abordée par le thème de l'outil de représentation de l'Autre, l'analyse portant sur les effets idéologiques des images. La partie « Visual Economies » entend nuancer et complexifier ces approches qui présupposent un accord absolu entre l'image et les forces idéologiques qui la motivent. Aussi, la plupart des textes de cette partie reprennent-ils ce thème de la représentation de l'Autre et des constructions de stéréotypes, mais ils montrent que la photographie n'a jamais un plein contrôle sur ce que l'image représente. Le texte de Nicolas Peterson sur la relation de la photographie et la culture aborigène approfondit ce thème. Celui de Christopher Wright, sur les rapports entre la photographie de tatouages de Francis Barton et la photographie érotique, est révélateur d'une photographie comme un espace de multiples négociations interculturelles.

La troisième partie « Self-Fashionning and Vernacular Modernism » expose le point de vue « subalterniste » qui parcourt l'ouvrage. Se plaçant sous le thème de la « provincialisation » de l'histoire de la photographie, cette partie est la plus proche de l'intention initiale du livre. Le texte de Deborah Poole sur l'artiste péruvien Figueroa Aznar, explique comment le style moderniste de l'artiste a été modelé par ce qu'on pourrait appeler une compréhension péruvienne de la photographie. Les textes de cette partie s'attachent aux procédés d'inculturation de la pratique photographique. En cela, l'aboutissement est bien de montrer que la photographie ne doit pas être considérée comme une technologie occidentale diffusée de par le monde, mais comme une technologie prise dans des réinventions et composant d'autres histoires.

Dans la relative absence de travaux anthropologiques sur la pratique photographique, ce livre aux diverses pistes innovantes – même si elles peuvent nuire à la cohérence de l'ensemble – est un outil roboratif. Cependant, en participant au développement de la thématique des modernités vernaculaires, l'ouvrage poursuit les ambiguïtés culturalistes de cette notion qui tend à réifier les cultures et à retomber dans la logique du relativisme culturel. Cela est particulièrement palpable dans le principe même du livre en présupposant un ensemble homogène euro-américain face à la diversité de ces autres histoires de la photographie. Cette bipartition reconduit en quelque sorte le thème du Grand Partage. Or, c'est oublier que cet ensemble euro-américain est tout autant soumis à des inflexions locales et à la diversité de sa photographie.

Cédric Vincent (ced.vincent@wanadoo.fr)
Centre d'Études Africaines - École des Hautes Études en Sciences Sociales
38 rue de Torcy
75018 Paris
France

Toby Morantz, *The White Man's Gonna Getcha : The Colonial Challenge to the Crees in Quebec*. Montreal, McGill-Queen's University Press, Native and Northern Series, 30, 2002, xxviii + 370 p., illustr., bibliogr., index.

Dans cet ouvrage, Toby Morantz poursuit son étude en profondeur de l'histoire de la colonisation de la région de la baie James et des transformations qui en découlent pour les

Cris. Son livre précédent, écrit en collaboration avec Daniel Francis, *La traite des fourrures dans l'est de la baie James, 1600-1870*, étudiait la première phase du contact entre Cris et Européens (puis Euro-américains ou Canadiens), lorsque leurs relations étaient essentiellement commerciales, centrées sur la traite des fourrures. Les auteurs concluaient à l'existence d'une réelle autonomie des Cris dans la conduite de la traite, en particulier en raison de l'absence de monopole régional exercé par la Compagnie de la baie d'Hudson, concurrencée par des commerçants français puis par la Compagnie du Nord-Ouest – concurrence qui s'est achevée en 1821. Le début du XIXe siècle est aussi marqué par une réduction de la ressource animale, la prolifération des postes commerciaux à l'intérieur des terres et l'emploi d'Amérindiens saisonniers. Mais le grand bouleversement des relations débute avec l'acquisition par le Canada, en 1870, du bassin de la baie d'Hudson (connu sous le nom de Terre de Rupert) concédé deux siècles plus tôt par l'Angleterre à la Compagnie qui en tire son nom. La région entre alors dans une logique véritablement coloniale avec l'arrivée de missionnaires chrétiens – qui évangélisent les autochtones avec succès – et d'agents gouvernementaux (provinciaux et fédéraux). C'est l'objet de ce deuxième ouvrage.

L'action étatique s'est d'abord concentrée, dès les années 1930 et 1940, sur la préservation de la ressource, en régulant et même en interdisant – avec la collaboration de la Compagnie de la baie d'Hudson – la chasse aux castors, inversant avec succès la diminution catastrophique de leur nombre. Si les autochtones ont reconnu l'intérêt de telles mesures, ils ont cependant perdu par là le contrôle de cette ressource essentielle et de certaines terres. Puis, au cours des années 1950, c'est la mise en place d'une gamme complète de programmes publics (aide sociale, scolarisation, actions sanitaires) qui transforme leur mode de vie. L'instauration d'un contrôle sur la société par une bureaucratie étatique extérieure et paternaliste, persuadée de savoir ce qui convient le mieux aux Cris (et aux Inuit), caractérise ce que Toby Morantz appelle un « colonialisme bureaucratique », concept largement ignoré par l'historiographie canadienne. Cette forme de colonialisme se distingue du colonialisme plus traditionnel, lequel implique la colonisation des terres, le refoulement toujours plus loin des autochtones ou leur transformation en dominés. En se fondant sur l'histoire orale des Cris, l'auteur montre que ces bouleversements ne se sont pas faits sans résistance. La plus remarquable est sans conteste la réussite des autochtones, au début des années 1970, à imposer des négociations au gouvernement québécois sur son projet de construction de gigantesques barrages hydro-électriques dans la baie James. Les Cris ont alors obtenu, d'une part, la modification du projet, pour réduire les dommages à l'environnement, et des compensations financières – favorisant l'essor d'une économie autochtone qui s'éloigne de la chasse et de la cueillette avec le développement d'une activité forestière et touristique. Mais ils ont aussi obtenu, d'autre part, la reconnaissance de leur autonomie politique par l'instauration de pouvoirs locaux et d'une autorité régionale, contrôlant l'éducation, la santé et les services sociaux placés sous juridiction provinciale, mais financés par la fédération. Ainsi, le régime foncier et les relations sociales qui le fondent persistent et, trente ans après ce premier accord, les Cris ont su, selon Toby Morantz, conserver leur identité, tout en s'adaptant à la réalité canadienne et mondiale.

Ce travail fouillé, en confrontant les politiques coloniales (ici bureaucratiques) aux modalités d'adaptation et de résistance d'une société amérindienne, démontre toute l'importance de ne pas simplement considérer comme des victimes les populations autochtones incorporées à l'économie-monde. Mais le cas des Cris de la baie James, précisément en raison des conditions singulières d'une politique de comptoirs en concurrence puis d'un colonialisme bureaucratique, ne permet pas pour autant d'occulter l'anéantissement des sociétés

amérindiennes confrontées à l'expansion d'une économie-monde pratiquant un colonialisme traditionnel! Même si, là aussi, une réalité amérindienne persiste presque partout, et si le désastre passé resurgit parfois même avec force…

Référence

MORANTZ T., 1984, *La traite des fourrures dans l'est de la baie James, 1600-1870*. Sillery, Presses de l'Université du Québec.

Yann Guillaud (guillaud@msh-paris.fr)
Centre de recherche sur le Brésil contemporain
54 boulevard Raspail
75006 Paris
France

Marc Rogin ANSPACH, *À charge de revanche. Figures élémentaires de la réciprocité*. Paris, Éditions du Seuil, collection « La couleur des idées », 2002, 140 p., bibliogr.

Depuis plusieurs années, Marc Rogin Anspach nous entraîne dans le labyrinthe de la circularité du don propre à la vie sociale et individuelle. Son livre aborde d'une façon originale l'articulation entre donner-recevoir-rendre soumise aux pressions d'une société en perte de socialité et de références au sacré. Au cœur de ce triangle en mouvement, Marc Anspach part d'abord à la recherche du « troisième élément » qui fait que le don et le contre-don ne s'annulent pas réciproquement, bien au contraire : l'échange des cadeaux ou des coups (la vengeance) passe toujours à un autre niveau logique, celui de la relation, plus précisément, de la relation chargée d'une « quantité supplémentaire qui est le hau » ou son équivalent : « En lançant un message, en faisant un don, on se tourne vers l'avenir que l'on compte susciter » (p. 54). Cependant, la question épineuse de la réciprocité négative s'impose rapidement. Dans ce domaine, un des exemples donnés est issu des travaux de Godbout que l'on résumerait ainsi : « c'est toujours moi qui fais la vaisselle ». Cette phrase contient un message implicite : « tu ne donnes pas assez ». Dans ce cas, les deux partenaires aboutissent, de fil en aiguille, à « un endettement mutuel négatif », un « cercle vicieux » aussi paradoxal que la vengeance : « Dans les sociétés étudiées par Sahlins, Mauss ou Lévi-Strauss, la réciprocité sert à entretenir la relation, on échange pour échanger, car les échanges font vivre la relation. Mais dans le couple qui veille implicitement à respecter "l'échange symétrique de valeur rigoureusement équivalent", cette "collusion" entre partenaires se fait au préjudice de la relation » (p. 90).

Comment s'en sortir? Le passage à la dette mutuelle positive exige, selon Marc Anspach, « une sorte de saut » permettant de retrouver la spontanéité sans attendre un retour immédiat : donner pour recevoir, peut-être, un jour, puisque, rappelons-le, « la définition même du don implique la liberté de réponse » (p. 27). Afin d'aboutir à la compréhension d'un tel « saut », l'auteur fait appel à l'École de Palo Alto : la métamorphose positive de la réciprocité négative ne peut avoir lieu que si les partenaires concernés arrivent à méta-communiquer, c'est-à-dire à établir un échange ayant comme objet leur façon d'agir. Pour l'auteur, il s'agit plutôt d'autotranscendance : au lieu de rester dans une circularité négative